

\*

Un mois plus tard, à la mi-décembre, je dus laisser Madeleine seule pendant trois jours. Je crains qu'elle n'ait fomenté son terrible plan à cette occasion.

Hiéronymus vint me quérir pour que nous nous rendions à Anet, au chevet de Diane de Poitiers. Curieuse coïncidence, le Roi logeait ce même soir au Château de Cheverny, qui avait appartenu, une quinzaine d'années auparavant, à cette grande dame de France. Constatant mon inquiétude de m'éloigner de Madeleine et de lui ôter ainsi ma protection, Hiéronymus dépêcha cinq gardes à son service, leur ordonna de surveiller ses alentours de jour comme de nuit, et de contrôler l'alimentation qui lui était fournie. De mon côté, je fis promettre à Madeleine d'être prudente, de ne pas échapper à la surveillance des gardes, et de ne rien accepter à manger qui n'ait été contrôlé par eux. Le nombre de baisers que nous nous donnâmes avant de nous séparer est incalculable.

Hiéronymus, moi et deux soldats, chevauchâmes dans l'air froid des campagnes et quelques chutes de neige pendant trois jours, mais ce temps me parut court tant j'étais

impatient de rencontrer celle à qui la légende prêtait une jeunesse éternelle. J'avais eu l'occasion de voir une reproduction du tableau où Le Primatice donne à sa Diane chasserresse, le carquois sur l'épaule et le lévrier en laisse, les traits de la comtesse de Saint-Vallier et duchesse de Valentinois, ce qui m'avait donné une idée de sa beauté.

En faisant les derniers pas qui me séparaient d'elle, je me trouvais fébrile. J'étais honoré de l'approcher, mais chagriné cependant de la savoir si farouchement opposée aux protestants, quand les tensions entre catholiques et huguenots ne cessaient de croître, et que les messages de tolérance et de paix me semblaient des plus urgents. J'étais amer aussi d'être enfermé dans une position et un rôle qui ne me permettraient pas de lui en parler.

À soixante-cinq ans, elle présentait une stature athlétique que la pratique intensive de l'équitation et de la natation lui avait forgée. Elle était belle encore, mais sa pâleur, sa peau presque blanche, lui donnaient l'apparence d'un fantôme. Elle ne souriait plus afin de cacher une denture en mauvais état, et retenait sous une coiffe pour les protéger des cheveux très fins qui se détachaient facilement. Sa démarche montrait qu'elle souffrait des reins, et une légère claudication rappelait qu'elle avait eu un grave accident de cheval récemment.

Alors que je m'inclinais pour la saluer, je suspectais déjà que son état de santé était alarmant. Hieronymus fut

présenté par le médecin de Diane comme l'un de ses professeurs, et moi comme son plus proche assistant, ce qui conduisit la maîtresse du château à nous prêter d'emblée sa confiance. Elle nous fit entrer dans sa chambre, et à la demande de Hiéronymus congédia ses domestiques.

Mon maître et ami l'interrogea d'abord, sur ses douleurs, son appétit et ses nourritures, sur ses médicaments, son sommeil, et sur l'optimisme de ses pensées. Nous comprîmes vite qu'elle souffrait sans en laisser rien paraître, se pliant à ses célèbres principes que tout gentilhomme du royaume avait un jour ou l'autre entendu lors d'une conversation à son sujet : *Soyez toujours en port honorable, en manière froide et assurée, humble regard, basse parole, constante et ferme, toujours en un propos, sans fléchir, modération en toute chose.*

Elle répondit à toutes les questions de Hiéronymus, sans cacher qu'elle buvait tous les soirs un verre d'une potion contenant de l'or dissous pour préserver sa vigueur et son teint. D'un signe du menton, elle désigna une fiole posée sur un guéridon afin de signifier qu'elle avait toujours ce breuvage à sa disposition.